

« Les mythes revisités »

Pierrette Boivin

Number 105, Winter 2006–2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20035ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boivin, P. (2006). « Les mythes revisités ». *Nuit blanche*,(105), 60–63.



Pablo Picasso : *Le Minotaure*, 12 novembre 1933. Gouache, pastel crayons de couleur, plume et encre de Chine sur papier ; 34 x 51,4. Dijon, musée des Beaux-arts, inv. D G44 [P]

« Les mythes revisités »

Par
Pierrette Boivin

Le titre coiffe une collection lancée à l'automne 2005 à la Foire du Livre de Francfort. L'idée revient à Jamie Byng, de Canongate Books : proposer à des écrivains réputés de réécrire l'un des grands mythes de l'humanité selon leur propre inspiration. De quoi titiller l'imaginaire, les mythes ne présentant pas de version définitive et se prêtant à de multiples interprétations d'une richesse inestimable, en offrant des archétypes transposables dans toutes les civilisations.

Trente-trois éditeurs du monde entier, dont la maison montréalaise Boréal pour la traduction française au Canada, se sont associés au projet de l'éditeur américain, qui a prévu la sortie du centième mythe revisité pour 2038. Le coup d'envoi de la collection a été marqué par la publication simultanée des trois premiers titres, écrits par la Britannique Karen Armstrong, la Canadienne

Margaret Atwood et le Russe Viktor Pelevine.

Une brève histoire des mythes

Qu'est-ce qu'un mythe ? Comment les mythes sont-ils apparus ? À quoi est dû leur presque disparition ? L'historienne britannique Karen Armstrong, reconnue pour ses ouvrages portant sur les grandes religions, répond à ces ques-

tions avec force exemples dans *Une brève histoire des mythes*¹, traduit de l'anglais par Delphine et Jean-Louis Chevalier. Elle identifie six grandes périodes, allant du paléolithique (20 000-8000 ans avant J.-C.), qui correspond à l'époque des chasseurs, à la « grande transformation occidentale » (1500-2000 ans après J.-C.) qu'est celle de « l'enfant du logos ».

Dès la fin de son évolution biologique, l'homme a fabriqué des mythes, comme en témoignent les tombes néandertaliennes qui attestent des expériences humaines qui vont bien au-delà du monde sensible. Karen Armstrong note que le mythe s'enracine dans l'expérience de la mort et dans le constat que fait l'homme de l'existence de forces qui le dépassent, tels les cycles de la nature qui se succèdent sans interventions apparentes. La création du mythe permet à l'homme de comprendre son humanité, d'expérimenter, à travers les héros, l'empathie, la compassion, et d'y voir des modèles de transformation personnelle. Telle est la grande fonction du mythe, selon l'historienne. Le célèbre psychanalyste Jung et ses disciples l'ont bien compris, eux qui font appel aux mythes anciens comme modèles de la psyché humaine et des rapports interpersonnels.

Toutefois, avec la modernité, on assiste à l'affaiblissement, voire à la disparition, des mythologies, détrônées par la rationalité. Les modes de pensée intuitifs et mystiques ont cédé le pas au logos et à la pensée scientifique, ce que déplore Karen Armstrong devant le constat que la rationalité n'a pas réussi à sortir l'humanité de la barbarie qui n'a cessé de se manifester à Auschwitz, à Hiroshima, en Bosnie, au World Trade Center, pour ne citer que ces horreurs parmi les plus récentes. Paradoxalement, l'irrationalité reprend du terrain, avec ses chasses aux sorcières, parallèlement à l'avancée du logos. Néanmoins, si l'essayiste reconnaît qu'il n'est pas possible de retourner à une sensibilité prémoderne, elle souhaite une plus grande ouverture par rapport au mythe. Il n'est pas nécessaire de croire en un mythe, l'acte de foi n'est pas en cause, d'affirmer Armstrong : si une transformation de l'être s'opère, c'est que le

mythe est vrai. Pour elle, toute transposition imaginaire d'importance, une œuvre d'art puissante, grand roman ou tableau d'envergure, dans la mesure où elle entraîne une transformation personnelle, exerce la fonction de mythe.

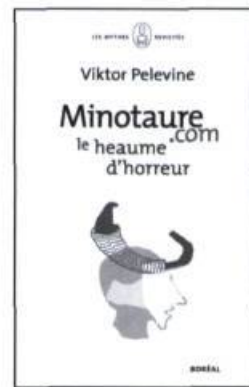
Une brève histoire des mythes s'avère une synthèse intelligente et érudite, tout en restant accessible. L'intérêt du lecteur est piqué, ce qui augure bien pour les titres à venir.

L'expérience de la lecture d'un roman a pourtant certaines qualités qui nous rappellent l'appréhension traditionnelle de la mythologie. On peut y voir une forme de méditation. Les lecteurs doivent vivre avec un roman pendant des jours ou même des semaines. Il les projette dans un autre monde, parallèle mais distinct de leur vie ordinaire. Ils savent parfaitement que cet univers fictif n'est pas « réel », et pourtant, pendant qu'ils lisent, celui-ci les captive. Un roman puissant constitue pour une part la toile de fond de notre vie, longtemps après que nous avons rangé le livre. C'est un exercice d'illusion qui, comme le yoga ou une fête religieuse, brise les barrières de l'espace et du temps et accroît nos facultés de sympathie, si bien que nous pouvons être en empathie avec d'autres vies et d'autres souffrances. Il nous enseigne la compassion, la faculté de « sentir avec » autrui. Et, comme la mythologie, un roman important peut nous transformer. Si nous le lui permettons, il nous changera à jamais.

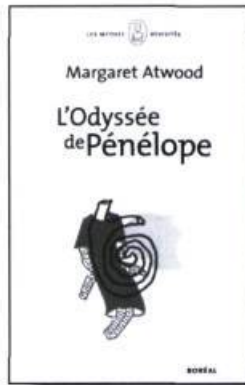
Une brève histoire des mythes, p. 139-140.

L'odyssée de Pénélope

Des profondeurs de l'Hadès, le royaume des morts, Pénélope, celle qui symbolise depuis plus de deux millénaires l'épouse chaste et fidèle, nous prend pour témoins, gens du XXI^e siècle, de son lointain passé. « Une fois les principaux événements terminés et l'époque devenue moins propice à la légende, je me suis rendu compte qu'on riait de moi dans mon dos – [...]. Maintenant [...] je me dois de rétablir les faits », d'annoncer d'entrée de jeu la narratrice. Car Margaret Atwood a confié la narration de *L'odyssée de Pénélope*² au personnage titre et à un chœur de douze servantes, celles-là mêmes qui ont partagé le secret de leur maîtresse



Refouler le *muthos* nous a sans doute fait régresser. Nous rêvons toujours « d'aller au-delà » de nos conditions immédiates et de pénétrer dans une « plénitude temporelle », une existence plus intense et plus satisfaisante. Nous tentons d'atteindre cette dimension au moyen de l'art, de la musique, du rock ou de la drogue, ou en pénétrant dans le monde plus vrai que nature des films. Nous sommes toujours en quête de héros. Elvis Presley et la princesse Diana ont tous deux été, immédiatement après leur mort, transformés en êtres mythiques, et même en objets de culte religieux. Mais il y a quelque chose de déséquilibré dans cette adulation. Le mythe du héros n'est pas censé nous offrir des icônes à admirer, il est censé exploiter la veine d'héroïsme qui est en nous. Le mythe doit mener à l'imitation ou à la participation, pas à la contemplation passive. *Une brève histoire des mythes*, p. 129.



Antinoos a laissé échapper
un soupir :
– Les dieux avaient le dessein
de nous détruire.
– C'est le prétexte
qu'invoquent invariablement
ceux qui agissent mal, ai-je
répondu. Dis-moi la vérité.
Ce n'était tout de même pas
pour ma divine beauté. Vers
la fin, j'étais une femme de
trente-cinq ans, usée par les
larmes et les soucis. Tu sais aussi
bien que moi que je faisais du
ventre. Quand Ulysse est parti
pour Troie, vous, les prétendants,
n'étiez pas venus au monde,
ou encore vous étiez des bébés,
comme mon fils, Télémaque, ou
des enfants tout au plus. J'avais
donc, à peu de choses près, l'âge
d'être votre mère. Vous aviez
beau chanter sur tous les tons
que ma beauté vous faisait
ployer les genoux et que vous
vous languissiez de partager
ma couche et de me faire des
enfants, vous saviez fort bien
que j'avais presque passé l'âge
de donner la vie.
– Tu aurais peut-être réussi
à pondre encore un ou deux
petits morveux, a-t-il lâché
méchamment.
Il avait peine à réprimer un
sourire de mépris.
– Voilà qui est mieux, ai-je dit.
Je préfère les réponses honnêtes.
Quelle était donc votre véritable
motivation ?
– Nous convoitions le trésor,
évidemment, a-t-il répondu.
Sans parler du royaume.
L'odyssée de Pénélope, p. 82-83.

lorsque, dans l'attente d'Ulysse, Pénélope redéfait la nuit ce qu'elle avait tissé le jour. La romancière se distancie de l'interprétation la plus célèbre de la légende, celle de *L'Odyssee* d'Homère, pour puiser à plusieurs autres sources moins connues qui lui permettent d'étoffer l'identité et le parcours de Pénélope. Elle énonce en introduction son intention de répondre aux deux questions surgies à la lecture de la version homérique, à savoir : « Comment expliquer la pendaison des douze servantes » après le retour d'Ulysse au royaume d'Ithaque ? « Et que manigançait vraiment Pénélope ? »

Margaret Atwood emprunte à la dramaturgie grecque le dispositif du chœur, ce qui, avec l'emploi occasionnel de didascalies, donne une œuvre hybride, entre le roman et la représentation théâtrale. Pure fantaisie de la part de l'auteure, puisque les personnages, qu'il s'agisse de l'héroïne ou de ses servantes, appartiennent désormais au royaume des ombres et en conséquence ne sont plus qu'esprits, bien que les hôtes du royaume d'Hadès aient le privilège de renaître à la condition de boire les eaux de l'oubli censées effacer de leur mémoire le souvenir de leurs vies antérieures.

Mais Pénélope ne veut pas oublier. Elle remonte jusqu'à son enfance, raconte les moments clés de sa vie et les récits que l'on en a faits. Si elle ne s'est pas réincarnée, comme l'a souvent fait sa cousine et rivale, Hélène, sa mentalité nous fait la confondre avec les femmes d'aujourd'hui. Les servantes, quant à elles, iront jusqu'à tenter un procès à Ulysse dans un tribunal du XXI^e siècle. On aura compris que *L'odyssée de Pénélope*, traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, propose une interprétation féministe de la légende antique qui teinte d'humour ce drame jugé à l'aune de la pensée occidentale d'aujourd'hui.

Minotaure.com

*Minotaure.com, Le heaume d'horreur*³ de Viktor Pelevine, traduit du russe par Galia Ackerman et Paul Lequesne, est construit tout en répliques, sauf les trois premières pages, intitulées « Mythcellanées », qui ouvrent des pistes d'interprétation dont le lecteur aura

bien besoin par la suite. D'abord, cette phrase en exergue, extraite d'*El Jardin de Senderos que se bifurcan* de Jorge Luis Borges : « Personne n'a réalisé que le livre et le labyrinthe étaient la même chose... » Et des questions, à la fin de l'intervention de l'auteur, en référence aux pièces du puzzle du mythe grec, dont celles-ci : « Thésée se trouve-t-il à l'intérieur du Labyrinthe ? Ou est-ce le Labyrinthe qui se trouve à l'intérieur de Thésée ? [...] Chaque réponse, avancée-t-il, signifie que vous tournez dans un couloir différent. Beaucoup de gens ont affirmé connaître la vérité. Mais, jusque-là, personne n'est revenu du Labyrinthe ». On s'attend donc à trouver une œuvre énigmatique. De fait, elle épouse la figure du labyrinthe, vieille matrice dans laquelle se moule la civilisation du « progrès ».

Neuf personnages, chacun isolé dans un compartiment muni d'un ordinateur et d'un écran, entrent progressivement en communication au hasard d'un clavardage. Ils interviennent à tour de rôle, leurs messages s'affichant sur les écrans. Comme s'il venait de surgir d'une boîte à surprise – ou métaphore de la naissance ? – chacun se demande où il est et comment il a bien pu arriver là. Des échanges s'engagent. Ariane, qui a établi la connexion, raconte son révefleuve dans lequel elle a été transportée dans « une très ancienne ville ». Monstradamus, figure de sage, que les autres clavardeurs finissent par prendre pour Thésée, interroge Ariane, et lui propose des interprétations pour autant qu'elle est capable de lui fournir des précisions. Mais les énigmes et les impasses se multiplient, structure du labyrinthe mise en abyme, tant dans le rêve d'Ariane que dans le monde imaginaire ou virtuel des Ugi 666, Roméo-y-Cohiba, Nutcracker, Sartrinet et des autres. Il y aura bien Theseus qui interviendra, le temps d'un éclair, vers la fin, mais de là à dire qu'il indique la sortie du labyrinthe, il y a un monde.

Par certains côtés, l'œuvre, dans sa forme, présente un lien de parenté certain avec l'absurde : refus de la logique textuelle, incohérence dans la suite du propos, discours contradictoires, onirisme et invraisemblance, jeux de mots et humour (par exemple, Monstradamus dira de Sartrinet : « Mais c'est

Sartrinet qui est désormais au centre de nous. Nous sommes condamnés à avoir tout le temps la nausée »..) Mais il y a une cohésion très serrée, avec la figure gigogne du labyrinthe, représentation emblématique de la civilisation du « progrès » dans laquelle les contemporains s'embourbent.

Auteur de plusieurs romans, dont *La vie des insectes* et *La mitrailleuse d'argile*, Viktor Pelevine s'est mérité de nombreux prix littéraires sur la scène internationale, qui confirment qu'il est l'un des jeunes auteurs russes les plus importants de sa génération.

Karen Armstrong et Viktor Pelevine disent chacun à leur manière que le sacrifice des dieux sur l'autel du progrès nous conduit à vivre « des mythes instantanés comme des bulles de savon » (*Minotaure.com*), nous rendant admiratifs de stars qui traversent les écrans, mais qui n'ont pas l'étoffe de modèles susceptibles de susciter la transformation personnelle. Quant à Margaret Atwood, elle contribue à descendre le héros de son piédestal pour donner la

parole aux personnages féminins, tant de la domesticité que de la noblesse. Ne dit-elle pas, ce faisant, qu'une transformation profonde est en train de changer certaines règles ancestrales dans nos sociétés occidentales sous l'action du féminisme et de la démocratisation ? Mais, comme on peut l'observer dans plusieurs mythes, les périodes de transformation s'accompagnent la plupart du temps de perturbations, de deuils, avant que n'apparaisse un nouvel essor de vie. **NS**

1. Karen Armstrong, *Une brève histoire des mythes*, trad. de l'anglais par Delphine et Jean-Louis Chevalier, coll. « Les Mythes revisités », Boréal, Montréal, 2005, 140 p. ; 19,95 \$.

2. Margaret Atwood, *L'odyssée de Pénélope*, trad. de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, coll. « Les Mythes revisités », Boréal, Montréal, 2005, 153 p. ; 19,95 \$.

3. Viktor Pelevine, *Minotaure.com, Le heaume d'horreur*, trad. du russe par Galia Ackerman et Paul Lequesne, coll. « Les Mythes revisités », Boréal, Montréal, 2005, 161 p. ; 19,95 \$.

Nutscracker

Le discours, a encore ajouté notre chevelu, est le lieu où naissent les mots et les idées, les labyrinthes et les Minotaure, les Thésée et les Ariane.

Bien plus : le discours lui-même naît non point dans quelque hypothétique ailleurs, mais précisément à l'intérieur du discours. Cependant, le paradoxe est que bien que la nature tout entière se révèle à l'intérieur du discours, celui-ci ne se rencontre pas dans la nature et n'est que le fruit d'une découverte toute récente.

Il existe une autre tragique dissonance : même si tout naît au sein du discours, le discours quant à lui, en l'absence de subventions publiques ou privées, ne dure guère plus de trois jours, puis s'éteint. C'est pourquoi la société n'a pas d'objectif plus actuel que de subventionner le discours.

Minotaure.com, p. 123.

On n'est jamais trop curieux.

www.ledevoir.com